

RICHARD SANS PEUR ET SON MALÉFIQUE « ANGE-GARDIEN »

Il fut jadis en Normandie un duc nommé Richard, fils de Robert le Diable, et de la fille de l'empereur de Rome ; lequel Richard fut longuement sans femme et sans enfant. En tout événement, il s'exerçait à se rendre le plus redoutable des chevaliers, et le meilleur des hommes. Il courait la campagne, habitait les forêts, et n'avait presque jamais de demeure fixe, afin que les malfaiteurs le crussent partout où ils ne le voyaient pas.

Comme la Providence, il était présent en tous lieux, les malheureux trouvaient en lui un père : dès qu'il en savait un, il quittait tout pour le secourir ; et afin que bientôt il n'y en eût plus, il rendit tous les chevaliers responsables des crimes qui se commettraient sur leurs terres. Quelques-uns étaient eux-mêmes des oppresseurs ; il prit la cause de leurs vassaux, fit mordre la poussière aux tyrans, et distribua leurs terres aux opprimés. Il ne voulut jamais de second dans aucune de ses entreprises les plus périlleuses ; il n'avait des compagnons que lorsqu'il les croyait nécessaires pour porter des secours plus prompts à ceux qui souffraient. Les pauvres l'appelaient Richard le Bon ; son intrépidité lui fit donner, par tous les chevaliers, le nom de Richard sans Peur.

Mais, sur l'instigation de la diabolique fée Minucieuse, un esprit malin nommé Brudner conçut le désir de lui faire peur. Arrivé en Normandie, il apprit que Richard se disposait à partir de Rouen, pour chasser d'une forêt voisine quelques brigands irlandais qui s'y étaient réfugiés. Brudner gagna les devants. Vers le milieu de la nuit, le brave Richard entra dans la forêt, et allait se cacher dans le fort le plus épais. Son chien le suivait dans toutes ses expéditions ; il était né du chien qu'Astolphe avait donné à son père, et qui fut son compagnon et son convive, dans le temps que Robert contrefaisait le sourd et le muet. Cet animal était si fatigué, que son maître descendit et le porta devant lui. Lorsqu'il fut parvenu au milieu du bois, les lutins que Brudner avait à ses ordres, et qu'il avait dispersés sur

des arbres, se réunirent autour du chevalier, en poussant des cris affreux ; ils voltigeaient sur la croupe de son cheval et sur ses épaules : Richard se mit à rire et saisit son épée. Il crut d'abord que c'était un jeu des brigands pour l'épouvanter ; il frappait autour de lui, mais aucun coup ne portait. Il ne recevait aucun mal des lutins ; il leur était défendu de lui en faire. Richard, tranquille et de sang-froid, commença de chanter et de crier comme eux. Désespérés de n'avoir pu l'ébranler, ils saisirent son chien, l'enlevèrent dans les airs, et le déchirèrent. Richard fut très sensible à sa mort, et son plus grand chagrin fut de ne pouvoir se venger.

Brudner ne se rebuta pas ; il résolut de prendre des moyens plus détournés, et que Richard ne pût pas suspecter ; il renvoya les lutins, monta sur un arbre, et se changea en enfant nouveau-né : il se coucha dans un nid de tourterelles, et lorsque l'aurore parut, il se mit à pleurer. Richard qui continuait sa route l'entendit, il s'arrêtaaaaa, et regardant d'où pouvaient venir ces pleurs, il aperçut les deux pieds de l'enfant hors du nid. Il fut attendri de ce spectacle, il descendit aussitôt de cheval, et monta de branche en branche ; il ne put se refuser de baiser cette innocente et malheureuse créature qui lui sourit.

Le bon Richard s'indigna de la dureté de ceux qui avaient exposé cet enfant, il le prit, l'enveloppa dans un coin de son manteau, le porta d'une main, et de l'autre s'aïda pour descendre comme il était monté ; il le mit devant lui sur le col du cheval à la place du chien, et au lieu de continuer sa route, il prit celle de son capitaine de chasses, et lui recommanda d'en avoir grand soin. Jusqu'alors le zèle de Richard ne lui avait pas permis de vérifier quel était le sexe de l'enfant ; la femme du capitaine, plus curieuse, découvrit que c'était une fille, qui promettait d'être la plus belle du monde. Richard pria cette femme de s'en charger, et lui promit de payer largement ses peines. Heureusement elle se préparait à sevrer son fils ; elle profita de cette circonstance pour nourrir la petite orpheline. Richard était bien loin de soupçonner que cet enfant, dont le sourire l'avait frappé, et dont l'innocence l'avait attendri, fût un génie ennemi et malfaisant. Brudner par cette ruse avait rempli deux objets, l'un de donner le temps aux voleurs irlandais qu'il protégeait d'éviter Richard, et l'autre d'entamer une aventure dont il concevait les plus grandes espérances.

La fille que Richard avait donnée à élever à son capitaine des gardes, croissait à vue d'œil : à sept ans elle était aussi formée qu'une autre à quinze. Sa beauté était frappante ; c'étaient les grâces les plus naïves, les yeux les plus tendres, la bouche la plus agréable ; elle réunissait tous les caractères de la beauté ; en sorte qu'elle plaisait également à tout le monde. Ceux qui n'aimaient que les beautés ingénues, étaient séduits par son air simple et modeste ; les cœurs qui ne pouvaient être frappés que par des traits vifs et piquants, trouvaient en elle tout ce qui pouvait leur plaire : elle recueillait les suffrages de celui qui préférait les brunes, et l'admiration de celui qui courait après les blondes ; son esprit et son caractère prenaient le ton de tous les caractères et de tous les esprits. Vive, indolente, capricieuse avec les uns, toujours égale avec les autres ; sensée ou folâtre selon les circonstances ; médisante ou discrète, raisonnable ou inconséquente, avare ou généreuse, sévère ou compatissante, affable ou impérieuse, elle se rendait charmante à tous ceux qui l'approchaient.

LA TOUR DE FRANÇOIS I^{ER}

RECUEILLE LE DERNIER SOUFFLE

D'AIGNAN LECOMTE

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, dans la ville toute jeune, toute blanche et toute coquette du Havre, on saluait, à l'entrée du port, *la tour de François I^{er}*, qui se tenait là comme pour faire souvenir des temps passés, dans une ville qui ne s'occupait que du présent et qui rêvait peu de chevalerie, comme vous le pensez bien. Cette tour, qui avait sa base dans les flots et dont les murailles étaient fortes et épaisses, avait été prise par un seul homme et défendue par lui seul contre toute la garnison ; cet homme était Français et s'appelait Aignan Lecomte. Ecoutez son histoire.

C'était pendant la guerre des trois Henri, Henri de Guise, Henri de Navarre et Henri III, époque aventureuse si jamais il en fut. Un jeune homme des environs de Caen s'ennuya de son repos, et, quoique sa fortune et sa position dans le monde le missent à même de rester chez son vieux père, sans être, comme tant d'autres, obligé de guerroyer pour vivre, Aignan Lecomte s'engagea... Mais, devenu simple soldat, il avait gardé plus d'un sentiment de son éducation première ; au dedans de lui il avait conservé plus d'orgueil qu'il n'en aurait fallu à sa situation nouvelle... Et puis, dans la vie de garnison, il trouvait trop de longs loisirs.

Quand le corps auquel il appartenait vint au Havre, ses journées lui passèrent plus vite ; aller voir la mer, aller s'asseoir sur ses rivages, regarder les vagues venant se briser une à une à ses pieds, lui furent des plaisirs. La mère et la sœur d'Aignan, d'après tout ce qu'il leur avait écrit du Havre, étaient venues s'établir dans la ville de François I^{er} ; toutes deux avaient pris une maison sur les côtes de la Hève, et quand l'exercice, la parade et la revue étaient finis, Aignan s'empressait d'aller chercher sa sœur pour faire avec elle ses promenades de mer. Mathilde Lecomte avait, comme son frère, une sorte de passion pour la mer. Sa jeune imagination s'exaltait devant l'immensité des flots, c'était avec délices qu'elle s'abandonnait dans un léger esquif au balancement des vagues ; ainsi bercée ou poussée par la brise, elle composait, elle chantait des barcarolles ; et quand Aignan était à ses

côtés, tenant la rame et l'aviron, il ne lui manquait rien, car, après Dieu et sa mère, ce qu'elle aimait le plus, c'était son frère, né le même jour qu'elle.

La jeune fille avait une grande exaltation dans l'esprit ; une fois sa mère avait voulu qu'Aignan entrât comme clerc dans l'étude d'un tabellion, et elle avait apporté à son frère l'épée de leur père, et lui avait dit : « Ne sois jamais que soldat, si tu veux que je t'aime toujours. » Aussi, quand il eut pris la cuirasse et le casque, elle s'attacha encore davantage à lui, et, pour les grandes revues, elle prenait plaisir à lui faire de beaux nœuds d'épaules et à arranger son panache blanc sur son casque.

Un jour, elle passait avec sa mère sur une place de la ville, elle y vit une grande foule rassemblée ; alors les armées n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui, et la discipline devait être beaucoup plus sévère, car des aventuriers turbulents composaient plus d'un corps. Cette foule, que Mathilde venait de voir sur la place, était venue là pour voir donner la bastonnade à un soldat, camarade d'Aignan ; et Aignan avait été obligé d'assister, l'arme au bras, à cette exécution militaire ; il en souffrait, il en rougissait, quand ses yeux, se détournant du malheureux condamné, rencontrèrent ceux de Mathilde... Oh ! alors, il devint rouge et tremblant, et fut torturé presque à l'égal de son infortuné compagnon.

« Il y a honte à recevoir des coups de bâton ; il y a honte à les voir donner, sans se révolter contre cette barbarie !... » C'était Mathilde, qui, parvenue jusque auprès de son frère, lui avait adressé ces mots et avait disparu. Dès le soir, Aignan se hâta de courir à la demeure de Mathilde, il avait besoin de lui jurer qu'il mourrait plutôt que de se soumettre à la dégradante humiliation qu'elle avait vu le matin même exercer contre un de ses compagnons d'armes. Il y a une grande puissance dans les paroles, dans les assurances de la personne que l'on aime ; aussi la jeune fille finit par croire Aignan, et par lui pardonner d'avoir assisté, sans se révolter, à l'exécution du matin.

Pour avoir des ennemis, il ne faut pas toujours être méchant. Ainsi Aignan, dont le caractère était si inoffensif, le cœur bon et l'humeur enjouée, avait été pris en antipathie par un sous-officier du corps, nommé le Tournois. Une après-dînée ce sous-officier dit au frère de Mathilde : « J'ai vu ta sœur, elle t'attend ce soir pour faire une promenade en mer, tu vois que je suis bon camarade. — Merci ! merci ! » répondit l'heureux soldat, et, rapide comme la jeunesse et l'amour du plaisir, le voilà sur le chemin de la Hève. Comme il arrivait chez sa mère, la servante lui dit : « Mes maîtresses sont sorties, elles vont rentrer tout à l'heure, attendez-les... » Il attend, le temps marche, marche, et Mathilde ne revient pas. Il est près de six heures, c'est à sept heures précises qu'il doit être de faction à la tour ; Mathilde tarde encore,... il va partir... Comme il allait franchir le seuil, il les aperçoit toutes deux...

- Oh ! que vous venez tard !
- La soirée est superbe, il va faire frais sur l'eau.
- Je n'ai plus que trois quarts d'heure, c'est trop peu de temps.
- Ainsi, tu ne veux pas profiter de cette petite nef qu'on m'a prêtée pour ce soir..
- Mathilde, écoute, voilà le quart après six heures qui sonne.
- Ah ! mon frère, tu as peur que je te gronde, tu ne veux pas venir avec moi.

JEAN DE CALAIS : HÉROS AU GRAND CŒUR

Un des principaux et des plus riches négociants de la ville de Calais avait un fils unique, à qui il avait donné toute l'éducation nécessaire pour lui former l'esprit et le corps. La nature l'avait doué des charmes de l'un et des grâces de l'autre ; ainsi ses maîtres le virent bientôt passer leurs espérances. Il s'attacha sur toutes choses à l'art de naviguer ; et lorsqu'il eut joint la pratique à la théorie, il fut le plus brave et le plus excellent homme de mer de son temps. Son jeune courage ne lui permettant pas de languir dans une molle oisiveté, il engagea son père à lui équiper un vaisseau assez fort pour nettoyer la côte d'un nombre infini de corsaires, que le grand négoce des habitants de Calais y avait attirés, et qui faisaient mille brigandages dans ces mers.

Son père loua son audace, et lui fournit abondamment tout ce qu'il lui fallait pour l'exécution d'un si beau projet. Tout étant prêt, il mit à la voile, et sa valeur, soutenue par sa prudence, le servit si bien, qu'ayant battu ces voleurs de mer en plusieurs rencontres, il les détruisit si parfaitement qu'il n'en paraissait plus. Ces nouvelles portèrent les habitants de la ville de Calais à un tel degré de reconnaissance, qu'ils lui préparèrent des arcs de triomphe, en joignant à son nom celui de la ville, comme lui étant redevable de sa tranquillité et de la sûreté de son commerce, ce qui fait que l'historien ne le donne jamais à connaître que sous le nom de Jean de Calais.

Ce jeune héros était près, par son retour, de jouir des honneurs qui l'attendaient, lorsque son vaisseau fut battu par une si cruelle tempête qu'il fut porté dans des mers inconnues. Le calme ayant succédé à l'orage, Jean de Calais ayant mis en usage tout ce que l'art et l'expérience lui avaient appris pour trouver les terres, découvrit une île ; il s'en approcha, et ayant mis sa chaloupe en mer, aborda, lui neuvième, au bord d'un bois, dans lequel il entra suivi de huit soldats.

Sa surprise fut extrême de le trouver taillé et coupé par de grandes et belles

allées, cette attention lui paraissant extraordinaire dans un pays qu'il avait cru inhabité ou barbare. Mais son étonnement eut de quoi s'augmenter, lorsque s'étant avancé, il entendit parler flamand, langue qui lui était familière. Il conduisit ses pas du côté des voix qu'il venait d'entendre, et vit trois hommes superbement vêtus qui s'approchèrent de lui avec politesse. Jean de Calais les pria de lui apprendre dans quel pays il était, et s'il y avait sûreté pour lui et pour sa troupe. « Qui que vous soyez, lui répondit celui qui paraissait être au-dessus des autres, je trouve surprenant que vous ignoriez que vous êtes dans l'Orimanie, État florissant, où règne le roi du monde le plus juste, de qui la sagesse a dicté les lois auxquelles il s'est soumis lui-même, et dont l'observation religieuse fait le bonheur de cet empire : ne regrettez point d'y être abordé, vous y serez en assurance. Montez sur cette hauteur, ajouta-t-il, qui vous cache la grande et superbe ville de Palmanie, qui sert de capitale à ces riches états : vous y verrez une rivière majestueuse qui forme le plus beau port de l'univers, et dont l'abord est la sûreté de toutes les nations. »

Jean de Calais le remercia ; et charmé des grâces que lui faisait la fortune, il s'avança sur le sommet qui lui cachait la ville, et découvrit le plus beau pays du monde : il descendit dans cette capitale, le cœur rempli de joie ; mais étant arrivé dans une grande place, il vit le corps d'un homme déchiré par les chiens : cet objet lui fit horreur ; il se repentit de s'être engagé si avant. Il demanda cependant pourquoi, dans une si grande ville, et dont on lui avait dit que les lois étaient si sages, il ne se trouvait pas quelqu'un assez charitable pour faire donner la sépulture à ce malheureux. On lui répondit qu'il subissait la peine de la loi, qui ordonnait que tous ceux qui mouraient sans payer leurs dettes, seraient jetés aux chiens pour en être la proie ; et que leurs âmes étaient errantes, sans que les intelligences éternelles leur donnassent le lieu de repos destiné aux justes ; qu'on faisait cette punition publiquement, parce qu'il se trouvait souvent des personnes assez généreuses pour acquitter les dettes de ces malheureux et faire donner la sépulture à leurs corps.

Il n'en fallut pas davantage à l'âme magnanime de Jean de Calais : excité par la compassion, il fit publier sur-le-champ, à son de trompe par toute la ville, que les créanciers de cet homme n'avaient qu'à lui faire voir leurs titres, et qu'il s'offrait de les acquitter ; et le lendemain, ayant fait entrer son vaisseau dans le port, il prit l'argent nécessaire pour satisfaire à sa parole ; il la tint exactement, et fit d'honorables funérailles au cadavre du débiteur. Après avoir reçu du suprême magistrat et du peuple les louanges qu'une pareille action méritait, il ne songea plus qu'à prendre les hauteurs de cette terre favorable, pour en pouvoir donner connaissance à sa patrie, et lui ouvrir un chemin qui facilitât un négoce utile aux deux nations.

Un soir qu'il se retirait d'assez bonne heure sur son bord, il aperçut un vaisseau qui venait de mouiller auprès du sien, sur le pont duquel il vit deux dames fondant en larmes ; elles étaient magnifiquement parées, et leur air fit juger à Jean de Calais qu'elles étaient d'une naissance distinguée. Il s'informa à qui appartenait ce vaisseau ; il apprit qu'il était à un corsaire qui venait d'entrer dans le port, que les deux personnes qu'il voyait étaient deux esclaves qu'il vendrait le lendemain. Le cœur sensible de Jean de Calais fut touché de leur malheur, et il forma le dessein de les

L'ARMURE ENCHANTÉE : GAGE D'INVINCIBILITÉ ?

Par une belle journée de l'an 12., deux cavaliers cheminaient silencieusement à travers la gorge de montagnes que la Sorgue arrose de ses eaux.

Le plus jeune appartenait évidemment à une classe élevée : son manteau blasonné et ses éperons annonçaient que c'était un chevalier. Pourtant ses vêtements étaient plus que simples, ils étaient presque pauvres ; sur ses traits, habituellement tristes, mais alors animés d'une joie sereine, on lisait cet âge où tous les rêves sont des réalités, âge heureux où l'on jouit avec ardeur de ces illusions de la vie, amour, gloire, bonheur, que le temps doit flétrir si vite. A cet air joyeux se joignait l'impatience d'un homme qui a hâte d'annoncer une heureuse nouvelle. Aussi, malgré le mauvais état des sentiers pierreux qu'il parcourait, pressait-il de la voix et de l'éperon le généreux palefroi sur lequel il était monté. Le noble animal semblait comprendre cette ardeur, et l'on pouvait voir à l'affection que lui témoignait son maître qu'il était le plus précieux des biens de celui-ci.

L'autre voyageur, vieillard appesanti par l'âge et de longs services, suivait d'un peu loin le jeune homme ; il secouait tristement la tête, comme s'il avait deviné les rêves dont se berçait intérieurement son maître, et qu'il les eût pris en pitié.

Arrivé au pied du sombre et vaste château de Saint-Félix, siège d'une commanderie de Malte, le chevalier se détourna brusquement à droite, et, traversant la rivière à gué, il se mit à gravir la montagne par une pente raide et escarpée. Cette détermination parut vivement contrarier le vieux serviteur : il secoua de nouveau la tête, et grommela quelques paroles qui pouvaient se traduire par celles-ci : « Il y a du nouveau aujourd'hui ; notre jeune maître, qui ne rentrait jamais au logis que lentement et plongé dans d'amères réflexions, est livré à une joie qui éclate dans toute sa personne. Pour la première fois, il passe dans ces lieux sans aller saluer le vieux commandeur ; il n'y manquait jamais autrefois. Ah ! je m'y connais, moi ; il y a de l'amour là-dessous. » Et continuant à se parler à lui-même et à faire des

doléances sur l'inexpérience de la jeunesse, il s'élança avec une ardeur toute juvénile sur les pas du chevalier ; car il semblait suivre tous ses mouvements avec une affection presque paternelle. Puis, lorsqu'il l'eût rejoint, il se retourna plusieurs fois vers le village de Saint-Félix, regrettant surtout l'oubli de la visite au commandeur, car c'était une station qui plaisait singulièrement au vieux domestique ; à son teint passablement rubicond, on pouvait juger quels charmes cette halte pouvait avoir pour lui.

Pendant la montée était devenue extrêmement pénible, et malgré la contrariété qu'il en éprouvait, le chevalier avait été forcé de ralentir le pas ; il laissa tomber les rênes de son cheval, et, pour tromper son impatience, adressa la parole à son vieil écuyer.

— Marcel, lui dit-il, je partirai demain soir pour assister au tournoi qui se donne à Severac ; tu m'accompagneras.

— Monseigneur sait que je suis prêt à le suivre partout. Je n'ai plus la vigueur que j'avais lorsque votre père me prit à la Terre-Sainte, et lorsque j'eus le bonheur de le défendre contre un Sarrasin prêt à le tuer ; aujourd'hui le pauvre Marcel ne peut plus grand-chose pour son maître, mais tant qu'il aura la force de conduire un cheval, il le suivra, dut-il encore s'acheminer avec lui vers la Terre-Sainte.

— Oh ! je sais que tu es un brave et fidèle serviteur, dit le jeune homme ; quelle qu'ait été ma destinée, je t'ai toujours trouvé à côté de moi ; tu n'as pas abandonné ton maître quand la fortune l'a abandonné. Mais, reprit-il aussitôt, bien des choses changeront, je l'espère ; de meilleurs jours se lèveront. Que ne suis-je déjà à ce tournoi !

— Monseigneur prendra-t-il pour s'y rendre l'armure de son père ?

— Mais, sans doute ; et, d'ailleurs, en ai-je une autre ?

— On pourrait en trouver une.

— Et pourquoi ? N'est-elle pas d'une solidité à l'épreuve ?

— Sans doute, sans doute, Monseigneur, et j'ai vu moi-même les lances voler sur elle en éclats sans y laisser de traces ; et cependant, si j'ose le dire, à votre place je ne m'en servais pas.

— Mon père s'en est longtemps servi, et me l'a léguée comme la meilleure armure de toute notre province.

— Oh ! reprit le vieux serviteur, ce n'est pas l'habileté qui manque aux ouvriers qui l'ont faite ; mais si elle défend bien le corps, elle livre l'âme à Satan ; car, voyez-vous bien, Monseigneur, je ne puis m'empêcher de croire qu'elle est sortie des ateliers du diable.

Le jeune chevalier ne put retenir un grand éclat de rire.

— Oh ! vous riez, Monseigneur, dit Marcel. Voilà comme sont les jeunes gens : ils ne veulent pas croire à qui a de l'expérience. J'étais à la Terre-Sainte, moi, lorsqu'un chef sarrasin, à qui votre père avait fait grâce de la vie, lui envoya cette armure, en lui disant que celui qui la porterait serait invincible. Or, les Sarrasins ne sont pas des hommes comme les autres, et tout ce qui vient d'eux se fabrique chez Monseigneur Satan ; car notre curé nous a dit que c'étaient des diables revêtus d'une forme humaine. Et puis, je l'ai bien vu, moi, dans les combats où votre père portait cette armure, elle jetait des flammes, et les traits lancés contre elle se